



« L'agriculture française, une diva à réveiller »

Dans son essai « L'agriculture française : une diva à réveiller ? », l'économiste et agronome Jean-Marie Séronie invite à la réflexion sur l'avenir de l'agriculture en France. Fort de ses trente ans d'expérience dans l'accompagnement des agriculteurs, il présente ses analyses et propose des solutions toujours avec un regard optimiste sur l'avenir de l'agriculture et de ceux qui la font vivre, les agriculteurs.

Dans son essai « *L'agriculture française : une diva à réveiller ?* », Jean-Marie Séronie, économiste et agronome, pose des questions « crues » sur l'agriculture française : Pourquoi les agriculteurs ont-ils autant peur de l'avenir ? Pourquoi notre agriculture qui est un des fleurons des exportations voit-elle ses performances régresser par rapport à d'autres pays ? Quels sont les chemins de la reconquête ?

Travaux-et-Innovations : Pourquoi cet essai ?

Jean-Marie Séronie : Depuis plus de 30 ans, je travaille dans le monde agricole, dans différents métiers du conseil et de l'accompagnement. Je trouve qu'on vit une période très particulière : le contexte global de l'agriculture n'a jamais, ou rarement, été aussi favorable. Et paradoxalement les agriculteurs sont défaitistes, pessimistes. Quand j'ai commencé à travailler, il y avait des stocks de produits agricoles (les fameuses montagnes de poudre de lait, les stocks de beurre). Et aujourd'hui, le problème est de savoir comment nourrir toute la planète. On est face à une croissance de la demande mondiale qui progresse plus vite que l'offre. Si on regarde l'aménagement du territoire, la plupart des régions françaises n'ont jamais été autant peuplées. La question n'est donc plus la déprise. On est sur un contexte radicalement différent. Et dans le même temps, les agriculteurs

se plaignent. C'est face à tous ces éléments que j'ai eu envie de poser mes idées dans un essai.

T.I. : Pourquoi parler d'une diva comme Maria Callas ?

J-M. S. : Finalement, le problème de notre agriculture, c'est celui d'une diva. Une diva, c'est quelqu'un :

- de très brillant : l'agriculture française enregistre de très belles performances dans la production et dans certaines filières ;

- et de fascinant : l'agriculture fascine les hommes politiques qu'ils soient de droite ou de gauche ; elle a une influence totalement démesurée par rapport à son poids économique, électoral, social.

Mais la profession agricole est trop autocentrée, ne regarde pas toutes les parties prenantes, et de fait, elle se sent agressée. Un agriculteur se sent agressé quand on lui fait des remarques sur l'épandage du lisier. Mais il oublie qu'il a des conditions de vie agréables car il y a des habitants dans ce village, qu'il y a une école, qu'il peut vendre ses produits en direct. Les agriculteurs se sentent marginalisés. Mais c'est juste un sentiment puisque la question agricole redevient centrale dans notre société via l'alimentation et le territoire.

T.I. : Vous dites que les agriculteurs sont perdus ? Pourquoi ?

J-M. S. : Le sociologue Bertrand Hervieu l'explique très bien. Avant, avec

les sociétés paysannes, les agriculteurs avaient un carcan de comportements normatifs, mais sécurisants. Aujourd'hui les agriculteurs n'ont plus ces codes internes et avec cette liberté « acquise », ils sont perdus. Par ailleurs, et c'est un élément central, ils se sentent remis en cause dans leurs pratiques. Au lendemain de la guerre, la modernisation en agriculture s'est faite par le progrès génétique, le recours à la chimie et la mécanisation, le tout accompagné par une politique publique basé sur deux piliers : l'exploitation familiale (au sens réducteur du terme : le couple) et la garantie de prix. Tout cela est désormais fortement remis en cause. Pour les intrants, on change de paradigme et on part sur un horizon moins chimique et plus biologique, ce qui est quelque part un retour aux fondamentaux de l'agronomie et de la zootechnie. Et cela perturbe beaucoup les agriculteurs, car c'est beaucoup plus difficile à appréhender. La mécanisation n'est pas encore remise en cause, mais c'est assez latent via la question énergétique. Donc, les agriculteurs ont l'impression que leur métier va profondément changer, et comme tout le monde, ils sont réticents aux changements.

« Notre agriculture est une diva, une diva brillante, une diva dépressive, une diva qui fait le grand écart »

T.I. : Cette appréhension n'est-elle pas liée à la volatilité des prix

J-M. S. : Depuis 2008, les marchés sont ouverts, les prix sont volatiles. Mais paradoxalement, on est sur une volatilité des prix à un niveau globalement élevé. Et ça les agriculteurs n'arrivent pas à l'intégrer. Leurs comportements de gestion ne sont pas adaptés et doivent changer en prenant en compte plusieurs phénomènes économiques :

■ Plus les cours sont élevés et variables, plus les écarts de performances entre les agriculteurs sont marqués, et quelles que soient les productions. Un agriculteur qui était un bon éleveur et qui faisait comme son voisin, aujourd'hui se plante. Pourquoi ? Parce qu'il faut toujours savoir soigner ses vaches, mais qu'il faut aussi comprendre l'environnement (d'où l'histoire de moins être égocentré).

■ Plus les prix sont hauts, plus les coûts de production sont élevés. En fait, quand l'entreprise va bien, le train de vie augmente (on fait moins attention et la marge se contracte).

Tout chef d'entreprise devrait se remettre en cause à tout moment et hors de toute contrainte nouvelle. Avec d'autres économistes, nous sommes convaincus que gagner de l'argent n'est pas la motivation première des agriculteurs, sinon ils en gagneraient plus ! C'est peut-être un peu de la psychologie de comptoir. Mais est-ce que des agriculteurs investiraient autant dans du matériel s'ils voulaient gagner plus ? Car il n'y a pas plus rentable que du matériel amorti !

T.I. : Que préconisez-vous aux agriculteurs ?

J-M. S. : En termes de gestion, il faut être rentable et efficace (un des ratios les plus importants est celui rapporté à l'heure de travail). Au final, c'est la différence entre produire et s'occuper... Ensuite il faut pouvoir résister quand cela ne va pas. Enfin il faut être agile et réactif pour profiter des bons coups.

T.I. : Vous invitez les agriculteurs à cultiver leur sens critique ?

J-M. S. : Aujourd'hui un agriculteur a tous les moyens de s'informer. Mais il faut qu'il cultive son sens critique. Ce n'est pas parce que « Monsieur Untel » a dit cela que c'est vrai ou faux ! La question à se poser est : « Pourquoi a-t-il dit cela ? ». La formation et l'accompagnement sont donc très importants. Paradoxalement, même si l'agriculteur a les mêmes informations qu'un conseiller, le conseil n'est pas mort ! Car le conseil c'est la capacité d'amener des agriculteurs à réfléchir, à développer cet effet miroir avec d'autres exploitants ; ce n'est pas du transfert d'informations !

T.I. : Les conseillers agricoles vont-ils devoir évoluer aussi dans leurs pratiques ?

J-M. S. : L'agriculteur gère des systèmes instables avec des connaissances qui ne sont pas établies à 100 % (comme sur l'agriculture écologiquement intensive). Le conseiller doit donc apporter cette capacité à piloter des projets (pas l'entreprise), proposer des méthodes et des

outils, faire de la recherche-développement. Et donc le conseiller est un ambassadeur d'un savoir collectif élaboré par son équipe, son organisation. D'autre part, il doit passer du temps pour échanger avec ses pairs, pas juste sur de l'expertise, mais aussi sur de la globalité de projets ou de systèmes. Le conseiller doit travailler sur sa posture, sa façon de se comporter face à un groupe ou un individu, cela me paraît essentiel. Le conseiller n'est plus, et ne peut plus être, une diva qui délivre un savoir à un client. ●

Propos recueillis par Christophe Leschiera
Rédacteur en chef de Travaux-et-Innovations

A commander : « L'agriculture française : une diva à réveiller ? », Jean-Marie Séronie, 2014, 15 €, Editions Quae (www.quae.com).



Pour Jean-Marie Séronie, « Il faut accepter que l'économie agricole n'est plus un long fleuve tranquille et accepter des horizons agricoles plus variés qu'hier ».

C. Leschiera